

élève dans un colombier semblable à celui que représentent les gravures ci-dessus, et on leur laisse leur liberté; ils voltigent autour du colombier, et s'éloignent parfois à une distance assez considérable de leur asile; il est probable que dans ces promenades de chaque jour, ils apprennent à connaître les environs; leur vue très-perçante leur permet de retrouver certains points de repère qui les orientent et les mettent dans la bonne voie pour le retour. Quand des pigeons ont ainsi vécu pendant quelque temps dans ces conditions, on les emporte dans des cages d'osier, à une dizaine de lieues de leur colombier, et on les lâche. La plupart rentrent au logis dans un espace de temps assez court. Quelques jours après, on les transporte à vingt lieues de leur colombier, puis à trente ou quarante lieues, et ainsi de suite, en augmentant les distances. On arrive ainsi à pouvoir lâcher à Bordeaux des pigeons voyageurs élevés à Paris ou à Bruxelles.

La vitesse du vol des pigeons voyageurs est très-variable; par un temps calme, ils font généralement douze ou quinze lieues à l'heure. Cette vitesse augmente ou diminue suivant qu'ils volent avec le vent, ou qu'ils sont obligés de remonter des courants aériens.

Un fait très-remarquable est l'influence de la direction du vent sur le retour des pigeons. Ceux-ci s'égarent presque toujours quand règnent les vents d'est. Les vents du sud et du sud-ouest sont au contraire très-favorables au vol de ces messagers.

Quand le temps est brumeux, quand il gèle et surtout quand la terre est couverte de neige, les pigeons voyageurs perdent leurs facultés; on comprend combien l'hiver si rigoureux de 1870-1871 a nuï à la poste aérienne.

Trois cent soixante-cinq pigeons ont été emportés de Paris en ballon, et lancés sur Paris. Il n'en est rentré que cinquante-sept, savoir: quatre en septembre, dix-huit en octobre, dix-sept en novembre, douze en décembre, trois en janvier, trois en février. Quelques-uns d'entre eux se sont égarés pendant très-longtemps; c'est ainsi que, le 6 février 1871, on reçut à Paris un pigeon qui avait été lancé le 18 novembre 1870. Il rapporta la dépêche n° 26, tandis que celui de la veille avait apporté la dépêche n° 51. — Le 28 décembre, on reçut un pigeon qui avait perdu sa dépêche et trois plumes de sa queue. Il avait été sans doute atteint par une balle prussienne. Ce fait semble prouver que plusieurs de nos messagers du siège ont été tués par l'ennemi.

Les Parisiens n'oublieront jamais la joie que leur causait la vue d'un pigeon s'arrêtant sur les toits. Quel bonheur ineffable! disait-on, voilà des nouvelles de province! — Et les commentaires marchaient leur train. Nous devons toutefois faire observer à ce sujet que les pigeons voyageurs rentrent généralement tout droit au colombier, sans s'arrêter. Il est à supposer que, pendant le siège, les pigeons du jardin des Tuileries ont obtenu souvent un succès peu mérité.

Il existe à Paris, dans certains quartiers, notamment du côté des Halles, du Temple, des colombiers perchés sur les toits de vieilles maisons. Avant la guerre, nul ne soupçonnait l'existence de ces petits établissements privés, qui ont contribué à assurer les communications de Paris avec la province. Nos gravures représentent le colombier de M. van Roosebeke, un des membres les plus actifs et les plus intelligents de la Société colombophile *l'Espérance*. Ce colombier est perché sur les toits d'une ancienne maison de la rue Saint-Martin. On ne l'aperçoit pas de la rue; il domine une de ces petites cours étroites et cachées qu'on rencontre encore dans les quartiers du vieux Paris.

Nous verrons comment on a pu tirer un parti vraiment

merveilleux des pigeons voyageurs, en employant la photographie microscopique; pour faire tenir une innombrable quantité de dépêches sur une légère pellicule de collodion; mais disons, dès à présent, qu'il serait utile d'encourager l'élevage de pigeons, et d'étudier un art peu connu qui a prouvé son importance par les services qu'il a rendus pendant la guerre. On parlait autrefois de construire aux pigeons du siège une volière d'honneur; mais nous paraissions avoir déjà oublié nos promesses.

« Comme les cigognes des villes du Nord, a dit avec raison M. de Saint-Victor, comme les pigeons de Venise, ils méritent de devenir, eux aussi, des oiseaux sacrés. Paris devrait recueillir les couvées de leur colombier, les abriter, les nourrir sous les toits de l'un de ses temples. Leur race serait la tradition poétique de ce grand siège, unique dans l'histoire. »

CUVIER PEINTRE D'HISTOIRE NATURELLE.

Le grand Cuvier était simple précepteur d'un enfant de bonne maison, en Normandie, lorsque, pour varier ses occupations, il se livra avec une certaine ardeur à son goût pour l'aquarelle, en suivant néanmoins méthodiquement certains principes d'histoire naturelle qui attestaient, dès le début de sa carrière, les hautes facultés d'observation qui depuis se sont développées chez lui en progressant jusqu'où peut aller le génie. Nous avons vu de nombreux spécimens de ces esquisses pittoresques, et l'on peut dire que cet homme éminent fut naturaliste par la peinture avant de l'être par ses écrits. Arrivé à la plus haute fortune que puisse atteindre un savant, il ne peignait plus, mais il faisait toujours de la peinture auxiliaire de ses travaux. Il se plaisait à réunir d'innombrables figures représentant le même animal sous des aspects divers. Il était à Fécamp dans les dernières années de la révolution, lorsque A.-Henri Tessier, le laborieux agronome, le rencontra à l'hôpital militaire; il fut frappé des aptitudes diverses qui l'ont distingué, et remarqua certainement ses dessins; ce fut lui qui recommanda l'illustre naturaliste à la Société philomatique, qui apprécia ses premiers essais.

NÉANT.

Non, celui qui inonde l'Orient de lumière ne l'a point fait briller à mes regards pour me plonger bientôt dans la nuit du néant. Celui qui étendit cet horizon incommensurable, celui qui éleva ces masses énormes dont le soleil dore les sommets glacés, est aussi celui qui a ordonné à mon cœur de battre et à mon esprit de penser.

Non, mon ami n'est point entré dans le néant; quelle que soit la barrière qui nous sépare, je le reverrai. — Ce n'est point sur un syllogisme que je fonde mon espérance. — Le vol d'un insecte qui traverse les airs suffit pour me persuader; et souvent l'aspect de la campagne, le parfum des airs, et je ne sais quel charme répandu autour de moi, élèvent tellement mes pensées, qu'une preuve invincible de l'immortalité entre avec violence dans mon âme et l'occupe tout entière.

Xavier de MAISTRE.

MANUEL BAROMÉTRIQUE.

RÈGLES POUR PREVOIR LE TEMPS.

(La dernière édition du *Manuel barométrique* de l'amiral Fitz-Roy, publiée en 1864, étant épuisée, le comité mé-